

Anne Quéniart et Jean-Sébastien Imbeault

Sociologues, respectivement professeure, département de sociologie, UQÀM
Agent de recherche, Centre d'études ethniques (CEETUM), Université de Montréal.

(2003)

“La construction d’espace d’intimité chez les jeunes pères.”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Anne Quéniart et Jean-Sébastien Imbeault

Sociologues, respectivement professeure, département de sociologie, UQÀM, et Agent de recherche, Centre d’études ethniques (CEETUM), Université de Montréal.

“La construction d’espaces d’intimité chez les jeunes pères”.

Un article publié dans la revue *Sociologie et sociétés*, vol. XXXV, no 2, automne 2003, 183-202. Montréal : Les Presses de l’Université de Montréal. Numéro intitulé : De l’intimité.

[Autorisation formelle accordée respectivement par Mme Quéniart et M. Imbeault les 7 et 8 août 2008 de diffuser cet article dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriels: Anne Quéniart: queniart.anne@uqam.ca et
Jean-Sébastien Imbeault: jean-sebastien.imbeault@umontreal.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5” x 11”)

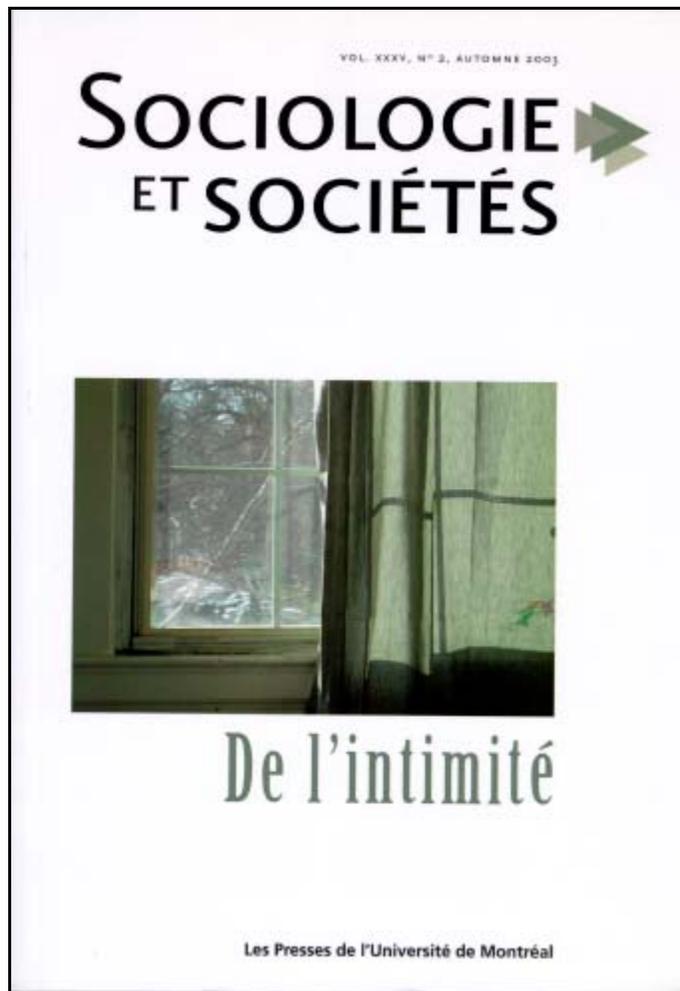
Édition numérique réalisée le 8 août 2008 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Anne Quéniart et Jean-Sébastien Imbeault

Sociologues, respectivement professeure, département de sociologie, UQÀM
Agent de recherche, Centre d’études ethniques (CEETUM), Université de Montréal.

“La construction d’espaces d’intimité chez les jeunes pères.”



Un article publié dans la revue *Sociologie et sociétés*, vol. XXXV, no 2, automne 2003, 183-202. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal. Numéro intitulé : De l'intimité.

Table des matières

[Résumé / Summary / Resumen](#)

[Introduction](#)

[Les recherches sur la paternité](#)

[Aspects méthodologiques de la recherche](#)

[Présentation des résultats: une tentative de coder l’intime](#)

[La conquête d’un territoire physique intime](#)

[Une mise à distance du cercle de parenté](#)

[Une recomposition du cercle de sociabilité](#)

[Un territoire psychique marqué par l’affirmation du caractère émotionnel de la paternité et de la famille](#)

[Le besoin d’être présent, d’avoir du temps avec l’enfant](#)

[L’importance des moments de tendresse](#)

[L’abaissement de l’autorité](#)

[En guide de conclusion: les débordements de l’intimité](#)

[Références](#)

Anne Quéniart et Jean-Sébastien Imbeault

Sociologues, respectivement professeure, département de sociologie, UQÀM
Agent de recherche, Centre d’études ethniques (CEETUM), Université de Montréal.

“La construction d’espaces d’intimité chez les jeunes pères”.

Un article publié dans la revue *Sociologie et sociétés*, vol. XXXV, no 2, automne 2003, 183-202. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal. Numéro intitulé : De l’intimité.

Résumé

[Retour à la table des matières](#)

Comment se manifeste, chez les jeunes pères, le constat fait par plusieurs de la place centrale de la dimension affective, relationnelle, dans la famille contemporaine ? Comment fonctionne ce que De Singly (1993) nomme la «fermeture relative du cercle domestique»? Bref, comment l'intime est-il vécu ? C'est à ces questions que les auteurs se proposent de répondre à partir des données d'une recherche qualitative sur l'expérience de la paternité à un jeune âge. Posant d'emblée que l'entrée dans la paternité peut être lue comme une construction d'espaces d'intimité, ils s'attardent ensuite à en faire la démonstration. Deux dimensions de l'intimité mises en lumière par Neuburger (2000) sont explorées en détail, soit l'espace physique (le déploiement de la paternité au quotidien) et l'espace psychique (les sentiments, les croyances fondant l'être père).

SUMMARY

How is the statement, made by several people about the central place of emotional and relational dimensions in the contemporary family, expressed in young fathers ? How does what De Singly (1993) called the "relative closing of the domestic circle" function? In short, how is intimacy lived out? These are the questions that authors intend to answer by using data from a qualitative study on the

experience of fatherhood at a young age. Assuming from the start that the entry into fatherhood can be interpreted as a building of friendship, they next focus on demonstrating it. Two dimensions of intimacy brought to light by Neuburger (2000) are examined in detail : the physical space (the day-to-day display of fatherhood) and the psychological space (the feelings and beliefs which form the personal awareness of fatherhood).

RESUMEN

¿Cómo se manifiesta, entre los padres jóvenes, la constatación hecha por varios de ellos, del lugar central de la dimensión afectiva, relacional, en la familia contemporánea ? ¿Cómo funciona ésto que Singly (1993) denomina el « cierre relativo del círculo doméstico ? » ¿Cómo se vive lo íntimo ? Es a éstas preguntas que los autores se proponen responder a partir de los datos de una investigación cualitativa sobre la experiencia de la paternidad a una edad temprana. Planteando sin dificultad que la entrada en la paternidad puede ser leída como una construcción de espacios de intimidad, ellos se detienen a continuación a hacer la demostración. Dos dimensiones son exploradas en detalle: el espacio físico (el despliegue de la paternidad en lo cotidiano) y el espacio síquico (los sentimientos, las creencias fundadas en el *ser padre*).

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

C’est comme sociologues de la famille que les auteurs de ce numéro nous ont invités à parler de l’intimité. Et effectivement, la famille, associée à la sphère privée des rapports sociaux, est bien l’un des territoires de l’intimité, dans son sens premier d’un « au-dedans » impliquant une frontière, une clôture d’avec « le dehors », la sphère publique. Comme l’a bien montré Philippe Ariès (1973), la caractéristique centrale de la famille moderne c’est bien l’émergence du *sentiment de la famille* par un mouvement *intimiste*, un repli hors de la sphère publique, où elle se délie partiellement de ses anciennes sociabilités, déléguant une partie de

son autorité à l’État, aux éducateurs et autres moralistes. Cette retraite s’est accompagnée du développement du sentiment de l’enfance. L’enfant devient le pivot de la famille, tandis que celle-ci devient «affective». Les aspects relationnels sont mis au premier plan, le traitement de l’affect devient un de ses principes fondateurs et également, plus tard, l’un des motifs de rupture. En effet, la fragilité des unions depuis une trentaine d’années reflète bien ce «primat de la centration sur les relations, des besoins affectifs» (De Singly 1993 : 86) : on ne peut tolérer une situation dans laquelle on n’est pas heureux; la famille doit être le lieu de l’accomplissement personnel de chacun, elle doit permettre à tous de réaliser - c’est à la fois un droit et un devoir- toutes les virtualités qu’ils présentent en eux (Roussel 1993).

Comment se manifeste, chez les premiers concernés, les parents, ce constat fait par plusieurs de la place centrale de la dimension affective, relationnelle, dans la famille contemporaine ? Comment s’opère, chez les mères et chez les pères, l’adhésion aux traits de la famille émotionnelle? Comment fonctionne ce que de Singly (1993) nomme la «fermeture relative du cercle domestique»? Bref, comment l’intime est-il vécu? C’est à ces questions que nous voulons répondre ici à partir des données d’une recherche en cours sur l’expérience de la paternité à un jeune âge ¹. Nos objectifs y étaient de saisir comment l’identité paternelle se construit et comment l’«être-père» s’articule aux autres dimensions de la vie des jeunes, telles le travail, les amitiés, les études. Autrement dit, nous nous proposons d’analyser la place et le sens que prend la paternité dans le continuum de la vie des jeunes, entre autres dans la transition vers l’âge adulte.

¹ Il s’agit d’une recherche qualitative, financée par le Conseil Québécois de la Recherche Sociale.

Les recherches sur la paternité ²

[Retour à la table des matières](#)

Peu de recherches sociologiques, au Québec comme ailleurs, se sont intéressés aux jeunes pères ni même pourrait-on dire, aux pères en général. En effet, c’est surtout dans le champ de la psychologie que, depuis une trentaine d’année, on étudie le père. Après avoir montré les capacités des pères à s’occuper des enfants «aussi bien» que les mères (Lamb 1981), les chercheurs ont voulu mettre au jour les facteurs favorisant leur implication active dans la famille (Atkinson, 1987; Benokraitis 1985; Volling et Belsky, 1991; Russel, 1982). Les conclusions de la plupart des études en ce domaine sont à l’effet que plusieurs facteurs, à la fois personnels, familiaux et sociaux, se combinent pour expliquer l’implication des pères dans les soins aux enfants (Turcotte 1994): les représentations qu’ont les pères des rapports entre les sexes, de la famille et du rôle paternel (Crouter et al, 1987); leur sentiment de compétence ou d’incompétence parentale (McBride, 1989); leur rapport à leur propre père (Barnett et Baruch, 1987); l’âge et le sexe de leur(s) enfant(s); la qualité de la relation conjugale (Perry-Jenkins et Crouter, 1990); le statut d’emploi de la conjointe (Benokraitis, 1985); leur rapport au travail; etc. Certaines recherches, portant plus spécifiquement sur la paternité en milieu défavorisé, font ressortir à cet égard la place importance de la perception de soi et de son rôle dans la construction du rôle paternel (Lévesque, Perreault et Goulet, 1997; Ménard 1999). C’est également l’un des constats se dégageant des études menées dans le champ de la sociologie (Ferrand, 1981 ; De Singly 1996 ; Dienhart, 1998). S’appuyant sur une relecture de l’histoire des rapports entre les sphères privées et publiques, certains chercheurs analysent la paternité comme un construit culturel, variant au cours de l’histoire et selon les groupes sociaux. Ainsi, entre les 18^e et 20^e siècles, la paternité a pris différents visages. Le premier est celui du «père colonial américain» (Rotondo, 1985) ou du «patriarce rural» européen (Castelain-Meunier, 2002), très présent au quotidien, dont le rôle en est un de guide et de formateur, notamment de ses fils. Le second visage, qui a émergé avec la révo-

² Cette section sur la littérature reprend certains éléments de Quéniart (2003)

lution industrielle, est celui du père chef de famille, peu présent au foyer mais responsable matériellement des siens de par son travail. Le troisième visage va apparaître à partir des années 60, et se caractérise par sa complexité : le père doit être tout à la fois présent à la maison, impliqué auprès de l’enfant, capable de dire ses émotions et épanoui dans son travail tout en étant responsable économiquement de sa famille³. D’autres chercheurs s’intéressent plutôt aux représentations du rôle paternel, telles qu’elles émergent du discours des pères eux-mêmes. Ils font alors ressortir qu’il n’y pas aujourd’hui une façon d’être père, mais bien de multiples, variant selon les cultures et les milieux sociaux (Lamb, 1987; Iishii-Kuntz, M., 1994; Fournier et Quéniart, 1994; Dycke et Saucier, 1999; Quéniart, 2000; Quéniart 2002a). Ainsi, certains pères se définissent comme des pourvoyeurs, dont la responsabilité est d’ordre économique avant tout et à l’égard de la famille toute entière; d’autres, qualifiés de «nouveaux pères», se voient plutôt comme des pères «à tout faire», décrivant un rôle paternel complexe, comportant des dimensions à la fois relationnelles, éducatives et de responsabilité matérielles; d’autres encore semblent être en quête d’une identité paternelle véritable et s’avouent déchirés entre leurs rôles de père et de pourvoyeur, comme s’il y avait une impossibilité à assumer les deux fonctions⁴. Une fois décrites les diverses représentations de la paternité, certains chercheurs ont tenté d’en saisir les variations selon les milieux sociaux. Ainsi, si chacune des représentations peut être revendiquée par des pères provenant de divers milieux sociaux et de tous les âges, en revanche, les enquêtes montrent que le modèle du pourvoyeur est plutôt le fait des plus âgés, des moins scolarisés et dont les emplois laissent peu de possibilité d’initiative; le modèle du nouveau père se retrouve plus souvent chez des pères très scolarisés, vivant avec des conjointes qui ont toujours été sur le marché du travail et chez les plus jeunes; enfin, le modèle du père écartelé entre la paternité et le travail serait le fait aussi bien des pères très scolarisés, dans des emplois très valorisés et dont les conjointes ne sont pas obligées, sur un plan financier, de travailler, que des pères qui à l’inverse ont de la difficulté à intégrer le marché du travail ou à le réintégrer, après une période de chômage par exemple (Erickson et Gecas, 1991; Lévesque, Perrault, Goulet, 1997).

³ Sur les transformations du rôle paternel voir entre autres Delumeau et Roche (1990) et Neyrand (2002) pour la France et Dulac (1993) pour le Québec.

⁴ Ce dernier modèle a émergé de nos recherches. Voir notre synthèse des études à ce sujet dans Quéniart (2002a).

Pour revenir aux jeunes pères, peu d’études ont cherché à analyser leurs perceptions et pratiques. Pourtant, selon nous, la paternité à un jeune âge est une expérience intéressante à étudier dans la mesure où elle risque de bouleverser les seuils d’entrée dans l’âge adulte et d’obliger les jeunes hommes à situer leur projet de paternité par rapport aux autres projets de vie propres à cette période, qu’il s’agisse de la poursuite des études ou de l’insertion sur le marché du travail.

Aspects méthodologiques de la recherche

[Retour à la table des matières](#)

Sur le plan méthodologique, nous avons opté pour l’approche qualitative de la théorisation ancrée (Glaser et Strauss, 1967) qui est appropriée dans le cas de phénomènes ou de groupes sociaux peu étudiés. Des entrevues en profondeur ont été menées auprès de 32 jeunes pères, âgés de 19 à 26 ans au moment de l’entrevue, et qui ont eu leur premier enfant entre 17 et 24 ans, la moyenne étant de 21.4 ans. Trois des pères sont séparés de la mère de l’enfant; un autre père n’a jamais été en union conjugale avec la mère de son enfant. Les autres vivent en couple dont 8 étant mariés et 20 vivant en union libre. Quinze pères ont un diplôme d’études secondaire ou une scolarité moindre (secondaire 4), sept ont un diplôme d’études collégiale ou d’études professionnelle, sept un baccalauréat, un a un certificat universitaire et deux poursuivent actuellement leur scolarité de maîtrise. Ils ont des revenus personnels variant moins de 12, 000 à plus de 40,000 dollars, 12 d’entre eux gagnant 15, 000 et moins, quatre d’entre eux gagnant plus de 30 000 dollars, les 16 autres ayant un revenu entre 15, 000 et 30, 000 dollars. Treize d’entre eux travaillent à temps plein, trois à temps partiel, deux des pères rencontrés sont prestataires de l’assurance emploi lors de l’entrevue, les neuf autres travaillent et étudient en même temps, parfois à temps plein, parfois à temps partiel. Deux des pères interviewés avait deux enfants au moment de l’entretien. Cinq autres sont pères d’un enfant et en attendaient un second au moment de l’entrevue. Deux autres hommes sont membres d’une famille recomposée autour de la mère avec un enfant en provenance d’une union antérieure : un des deux a eu un enfant,

portant à deux les enfants à sa charge. Les vingt-trois autres pères ont un seul enfant.

Les entrevues, d’une durée moyenne de 90 minutes, portaient sur les thèmes principaux suivants : le contexte de la venue de l’enfant, le rapport des jeunes pères à leur enfant et à la famille (représentations, pratiques quotidiennes), la place et le sens de la paternité en regard de leur vie personnelle et de leur vie de couple, de leur vie professionnelle, de leur vie sociale. Toutes les entrevues ont été enregistrées puis retranscrites intégralement et soumises à une analyse qualitative de contenu comportant deux niveaux. Le premier, celui de l’analyse verticale (contenu d’une entrevue) a comporté trois étapes. Nous avons d’abord repérer et coder tous les thèmes et sous thèmes prévus dans le guide ou qui ont émergé lors des entrevues (contexte de la grossesse, réactions de l’entourage, description d’une journée-type etc.). Ensuite, nous avons effectué des regroupements en catégories, notamment celles liées à l’intimité («l’impératif d’autonomie», «le travestissement de la discipline par le jeu», «l’enfant comme prolongement d’ego» etc.). Enfin nous élaborions des hypothèses visant à interpréter le discours des jeunes pères (celle de l’incorporation de la sphère publique dans le quotidien des jeunes pères par exemple). Le second niveau d’analyse, celui de la comparaison des entrevues, visait à comparer les contenus des discours des jeunes pères selon les variables indépendantes pertinentes (situation conjugale, occupation, etc.), à vérifier les hypothèses de travail, notamment par la recherche de cas négatifs et à raffiner les catégories créées. On constatera à cet égard peu de différences entre les pères quant à leurs représentations de leur rôle. En revanche, lors des analyses, des différences sont apparues en ce qui a trait aux relations avec la conjointe, notamment sur la question du partage des tâches et de sa justification ⁵.

⁵ Le manque d’espace nous empêche ici de développer un thème pourtant important dans la construction de la paternité soit la conjugalité, c’est-à-dire les rapports des jeunes pères avec leur conjointe. Voir pour plus de détails sur cette question : Quéniart (2003).

Présentation des résultats : une tentative de coder l’intime

[Retour à la table des matières](#)

Dans ce texte, nous présentons ce que l’on peut appeler une tentative de coder l’intime, posant que l’entrée dans la paternité peut être lue comme une construction d’espaces d’intimité. Nous nous attarderons à deux dimensions de l’intimité mises en lumière par Neuburger (2000), soit : l’espace physique et l’espace psychique. Le premier, c’est le lieu où se déploie la paternité au quotidien. On verra qu’il s’agit tout d’abord, pour les pères, de «gérer» leur intimité, celle-ci étant synonyme d’affirmation de leur autonomie par rapport au cercle de parenté. Mais nous montrerons aussi que la paternité comme construction d’un espace physique intime a pour effet indirect une recomposition du cercle de sociabilité, qui peut être soit subie et vécue alors comme un deuil d’une autre vie, celle de la jeunesse, soit encore appréciée, voire recherchée car correspondant mieux à la nouvelle vie, celle de père. La seconde dimension de l’intimité, l’espace psychique, renvoie aux sentiments, aux croyances qui fondent l’être père des jeunes hommes. C’est dans cette dimension que l’intimité se confond avec la proximité affective, avec le relationnel et renvoie donc à la construction du lien à l’enfant. Enfin, en conclusion, nous aborderons la question des rapports entre la sphère privée et la sphère publique que soulève la construction des espaces d’intimité dans la famille. Nous montrerons qu’il tend à s’opérer un amincissement de la frontière entre le privé et le public, dans le sens non pas ici d’une intrusion de l’État dans les familles mais bien, à l’inverse, d’une extension des compétences et des valeurs de la sphère privée à la sphère publique.

La conquête d’un territoire physique intime

Une mise à distance du cercle de parenté

[Retour à la table des matières](#)

Chez la plupart des jeunes pères interrogés, on note, dès l'annonce de la grossesse, une revendication très forte à l'autonomie paternelle et parentale et, corrélativement, une fermeture du nouveau «foyer», symbole même de l'intimité, à toute intrusion extérieure. Paradoxalement pourtant, les familles d'origine constituent le principal faisceau de soutien pour l'entrée en parentalité et ce, sous des formes diverses : prêts ou dons monétaires, collecte de matériels pour l'arrivée du bébé, assistance soutenue pour le gardiennage. Au-delà d'une assistance matérielle ou « curative », la famille d'origine représente aussi un pôle déterminant de confirmation sociale. Généralement, à l'annonce de la grossesse, le cercle de parenté vient en effet concéder aux jeunes hommes le potentiel requis pour remplir les fonctions parentales, tout en garantissant soutien et présence devant cette nouvelle expérience. Il parvient ainsi à insuffler chez le futur père la confiance nécessaire pour arborer ce nouveau rôle et les responsabilités qui lui sont afférentes.

Bien que pour la majorité des répondants la décohabitation ait déjà été signée avant la venue du premier enfant (25 des 32 pères rencontrés), l'institution d'une parfaite indépendance à l'égard de la famille d'origine n'apparaît pas comme étant entièrement réalisée. Pour la plupart de ces jeunes pères, vient un temps cependant où doit être établie une frontière entre leur nouvelle entité familiale et leur famille d'origine. L'intimité devient alors un enjeu central de négociation entre ces deux pôles. Plus simplement, c'est l'autonomie de son propre système familial qui est revendiquée. Cette étape peut également représenter le moment d'affirmer par rapport à son premier cercle de socialisation son passage définitif dans la « cour des adultes » :

«Concrètement, je me suis mis à travailler plus. J’aurai pu ne pas travailler plus puis dire à mon père aide moi. Il me l’a offert, quand je lui ai annoncé que j’allais avoir un enfant, il a dit financièrement je vais t’aider. On l’a pas fait. Puis Caroline elle pense comme moi aussi, on s’est démerdé. Moi je me dit, tu veux l’avoir, ben faut que tu prouves que tu es capable, sinon ils vont toujours dire que ça a été une erreur puis que tu étais ben trop jeune. Tandis que si tu montres tout de suite que tu es capable puis que tu n’as besoin de personne, ils vont dire finalement qu’il ait 19 ans au lieu de 25, ça va bien» (William, 22 ans, diplôme d’études professionnelles, un enfant de 3 ans).

Dans tout les cas, la recherche d’autonomie et ce, malgré la persistance d’un lien solide de dépendance, est apparue comme une revendication importante. Pour certains pères, un compromis avec la famille d’origine a pu aisément être mis en place et l’aide occasionnelle ou les conseils furent même appréciés. Pour d’autres, la recherche d’autonomie devint synonyme de vives tensions. Qu’importe la forme prise par le support qu’octroie le cercle de parenté, elle n’autorise aucunement une immixtion à l’intérieur de l’horizon décisionnel de ces jeunes pères. On est généralement jaloux de la gestion de la sphère intime. L’aide accordée par leurs parents, si grande soit-elle, ne doit pas permettre non plus une trop grande participation dans l’éducation de leur enfant.

«C’est pas sa mère à cet enfant là c’est sa grand-mère, c’est ma mère à moi. Arrête de me donner ton opinion sur tout, je ne la veux pas (...) avec ma mère y’a une espèce d’ingérence dans ta vie privée, tu ne peux pas t’en défaire. À un moment donné ça devient tannant, c’est bien beau dire je veux t’aider, je veux te supporter, supporter mais laisses-moi faire mes choix quand même» (Mathieu, 24 ans, baccalauréat, un enfant de trois ans).

«Ma mère c’est du genre qui va s’ingérer dans ta vie, fait que quand elle a su qu’on avait un enfant, ben là, il fallait se marier au plus vite, puis là, elle avait quasiment réservé la salle de mariage. Fait que, c’était comme, oh, relaxe, prend une distance, en tout cas, on l’a comme tassée, on a organisé notre mariage nous-mêmes, et là, on s’est abonné au sélecteur de message sinon, elle appellerait à tous les jours pour nous dire quoi faire avec le petit!» (Justin, 25 ans, baccalauréat, un enfant de 2 ans et un à venir).

La convocation, par certains, du discours scientifique (habituellement la psychologie) aura entre autres pour fonction de mettre un frein aux aptitudes parenta-

les des familles d’origine la pertinence est, du point de vue éducatif, jugée caduque et dépassée :

«On a pas confiance trop à nos parents puis là on s’est dit, on va prendre une éducatrice. (...) On prend un petit peu conseil de nos parents, mais pas trop parce qu’on trouve qu’ils sont un peu trop en arrière avec les idées, mes parents ils ont 40 , 46 ans (...)» (Étienne, 24 ans, baccalauréat un enfant de 3 ans).

En somme, il s’agit de faire connaître ses limites à cet interventionnisme plein des meilleures intentions : le motus vivendi établissant la distance à respecter est alors établi par la nouvelle entité familiale, soucieuse de sa souveraineté, si virtuelle soit-elle. Si cette requête n’obtient pas l’écho escompté, l’attitude de la famille d’origine est sentie comme de l’ingérence et devient totalement illégitime ; le fossé peut alors se creuser davantage, rendant l’accès à l’enfant encore plus protégé. Les notions de liberté et de choix nous sont apparues comme centrales pour la plupart des répondants. Certains préféreront même limiter l’assistance en provenance du réseau familial afin de préserver leurs pouvoirs au sein du système familial balbutiant. La mise en place de l’autonomie passe donc parfois par l’indépendance matérielle...

Une recomposition du cercle de sociabilité

[Retour à la table des matières](#)

La naissance de l’enfant, si elle implique, de la part des jeunes pères, une mise à distance de la parenté, a comme effet, indirect, non voulu, un effacement ou une mise au second plan du mode de vie réservé à *ego*. Pour la plupart de ces hommes, le temps réservé à soi avant la naissance de leur enfant était divisé entre la poursuite des études, la détention d’un emploi (souvent à temps partiel), l’expression de la conjugalité et la fréquentation d’un cercle de sociabilité. Pour d’autres, le vécu se déroulait surtout à travers la répétition d’expériences de voyages à travers le globe. Avant la naissance de l’enfant, le profil de la majorité des répondants correspondait donc à ce qu’on a maintenant coutume de considérer comme le déploiement de «la vie de jeunesse». Tout juste avant l’annonce de la

grossesse (qui demeure accidentelle pour 24 des 32 pères interviewés jusqu’à maintenant), leur introduction à une vie d’adulte semblait s’opérer de façon progressive, repoussant, comme chez beaucoup de jeunes, le franchissement définitif de son seuil d’entrée. Toutefois, cette paternité à venir viendra bousculer profondément la forme de ce mouvement : l’engagement massif précédant cette nouvelle condition provoquera un élan vers la vie adulte⁶. Malgré le fait que les répondants se soient présentés et définis comme étant des « jeunes », leur mode de vie s’est passablement détourné des anciennes façons d’être et de vivre qui leur sont propres. Les priorités viennent désormais s’ancrer autour de l’enfant, puis autour de la conjugalité et de la vie professionnelle (ou encore vers la poursuite des études). L’importance que prenait le cercle de sociabilité se trouve dès lors altérée. De façon quasi unanime, le rapport aux amis représente la transformation majeure qu’ils aient rencontrée depuis la naissance de leur enfant. Pour certains, l’amitié aura connu un effacement complet de l’horizon existentiel (sinon pour demeurer un élément passé de leur biographie). Elle constitue dès à présent le pôle irréciliable de la paternité et corrélativement, son principal regret :

«Voir mes amis, ça c’est la très très très bonne question, mes amis j’ai presque plus de contacts.[...] avant moi j’étais vraiment avec mes amis, c’était la gang, la gang de gars qui sortaient ensemble puis là je me suis retiré de ce groupe là.» (Étienne, 24 ans, baccalauréat, un enfant de 3 ans)

Pour d’autres, le changement est perçu plutôt à travers une diminution des sorties amicales, une modification du rapport aux amis qui, selon leurs observations, n’aurait pas affecté pour autant la qualité des relations. Ou encore, la paternité constituera l’acte final d’un mouvement d’épuration qui, bien avant, avait été amorcé: l’attention d’ego se porte alors autour de quelques relations privilégiées, s’aliénant du même coup les strates périphériques du réseau social :

«Une autre affaire que j’ai fait dans ma vie, j’ai fait le ménage au point de vue de mes amis. Je me suis rendu compte que j’avais pas choisi mes amis, c’était comme une clique. Puis j’ai arrêté de boire, fais que mes amis qui boivent, c’est des ennemis pour moi. J’ai tassé de type d’amis là pour

⁶ Nous ne pouvons développer ici la question de la place de la paternité dans les trajectoires de vie des jeunes pères, notamment selon le contexte de la grossesse (accidentelle ou non). Voir Quéniart (2002b).

être avec des gens autour de moi qui ne boivent pas.» (Samuel, 25 ans, diplômé d’études secondaires, un enfant de 6 ans, séparé).

Mais comment expliquer ce désinvestissement par rapport aux anciennes amitiés? Durant les entrevues, on accusera parfois l’absence de temps et le manque d’énergie disponible, une situation que les répondants lieront à l’ampleur des responsabilités parentales. Certains parleront aussi d’un manque à gagner au niveau des ressources financières disponibles, limitant ainsi les possibilités de sorties entre amis : à lui seul, le coût d’une gardienne n’est-il pas suffisant pour abaisser la nécessité de ces rencontres? Mais nous avons également pu noter que l’entrée en paternité travaillait et, par le fait même, transformait la perspective existentielle. L’enfant et le couple deviennent le point focal de leur vie, rendant de plus en plus malaisés les rapports entretenus avec les autres:

«[...]mais y a aussi que j’ai moins de points en communs avec eux, sont un peu jeunes là, ils ont peut-être euh, ben ils ont le même âge que moi, mais on dirait peut-être que je suis plus mature depuis que j’ai mon enfant, sont encore au stade qui sortent tout le temps [...] Un peu qui fument du pot fait que ils ont pas évolué beaucoup ces amis là c’est sur c’est dur de les voir souvent, tu vois que t’as pas les mêmes activités qu’eux »(Max, 23 ans, secondaire 3, un enfant d’un an + celui de sa conjointe)

«Tout a changé dans ma vie dans le fond. Quand elle est née, je n’avais pas fini mon secondaire V puis je sortais tout le temps puis je voyais tout le temps mes amis quand je voulais. Depuis qu’elle est née, j’ai fini mon secondaire, je suis rendu au CEGEP, puis mes amis je les vois un petit moins mais ça me dérange pas. Passer une soirée avec ma fille, j’aime mieux ça que de boire une bière. Tout ça, genre côté amis, école, ça ma réveillé. Moi je trouve que je suis plus mature que ce que j’étais il y a une couple de mois.» (Francis, 21 ans, diplôme d’études secondaires, un enfant d’un an).

Seuls quelques pères rencontrés disposent à l’intérieur de leur réseau social d’hommes du même âge se trouvant dans la même condition parentale; pour les autres la solitude de leur situation singulière travestira plus d’une fois leur discours. En amitié, il semble leur manquer la confirmation de leur expérience paternelle. La paternité apparaît ainsi comme une individualisation de la trajectoire à l’égard du groupe de pairs, provoquant du même souffle un détachement par rapport à celui-ci. Cependant, il ne semble pas exister de règle permettant

d’affirmer qu’au déplacement des priorités vers l’univers familial correspond automatiquement un éloignement des anciennes amitiés. Certains des pères sont parvenus à préserver des liens solides avec le cercle de sociabilité. Des allers-retours entre la vie de jeunesse et la vie parentale représentent l’une des solutions permettant la poursuite des rapports amicaux :

«Le vendredi, je le garde pour moi, pour relaxer, me changer les idées, profiter, voir mes amis parce que toute la semaine je les vois pas, je me renferme, comme. Je me couche de bonne heure parce qu’il faut que je me lève de bonne heure. Le vendredi, je le consacre vraiment à mes amis» (Simon, secondaire 4, 19 ans, un enfant d’un peu plus d’un an).

«Comme ça, y a pas d’imprévu parce que sinon moi des fois j’arrivais à l’imprévu un samedi euh à 6 heures mes chums appelaient puis je décidais que je sortais et [ma conjointe] aimait pas ben, ben ça han, fa que là c’est le vendredi que c’est ça, a sait que je peux m’en aller n’importe quand.» (Marco, secondaire 3, 23 ans, un enfant de trois ans dont il n’est pas le père).

Mais pour plusieurs, l’idée de perpétuer la vie de jeunesse par-delà leur paternité engendre un profond sentiment de culpabilité : elle est considérée comme une démonstration d’égoïsme à l’égard de l’enfant. Lors de nos analyses, en effet, c’est parfois en terme d’« appel » que nous avons décrit le rapport que ces hommes entretenaient avec leur enfant : l’aspiration paternelle, mobilisant l’essentiel de leur être, remettait en question la simple idée de s’accorder du temps pour soi. Le conflit interne de certains semble s’apaiser si, durant ces moments (nous parlons ici de sorties dans les bars, soupers chez des amis, cinéma, etc.), l’enfant trouve également l’occasion de s’amuser (par exemple se faire garder chez un ami) :

Comme autre forme d’aménagement, on tentera d’inscrire la « sociabilité externe » à l’intérieur du cercle familial. L’attraction des activités entre amis à l’intérieur du foyer transforme corrélativement les formes d’expression qu’elles purent prendre dans le passé. On fait des soupers, on joue au « monopoly », etc. De notre point de vue, il est intéressant de constater que l’attrait de la sphère privée participe chez plusieurs hommes à la réévaluation des désirs de sortie. Une

fois le deuil de la vie de jeunesse réalisé, on semble développer un réel attachement pour une vie plus casanière et plus tranquille «en famille», «à la maison» :

«On dirait que j’ai redécouvert que j’avais une maison. Avant, chez nous c’était une place pour dormir ou être avec ma blonde. Aujourd’hui c’est plus une maison, puis j’ai comme pris plus le temps de m’y attarder, il y a comme, on dirait que quand tu as un enfant, ta bulle elle s’agrandit un peu (...) il y a une communion qui se fait. (...) Alors, je sors quand ça en vaut la peine. L’affaire, c’est que je sors moins mais pour faire autre chose. J’ai autant de fun moi à prendre une bière que jouer avec ma fille. Je suis chanceux, j’aime ça. Il paraît qu’il y a des gens pour qui ça les force. Mais pas moi.» (Richard, 24 ans, diplôme d’études collégiales, un enfant de 2 ans).

«Au lieu d’avoir une vie sociale dans des lieux publics, on a une vie sociale dans un milieu privé, on va chez du monde. (...) Je ne peux pas suivre (mes amis) tout le temps puis tu développes à un moment donné un attachement assez grand envers ta vie familiale» (Mathieu, 24 ans, baccalauréat, un enfant de trois ans)

«On fait plus d’affaire chez nous. On ne sort plus vraiment dans les bars. On invite beaucoup de monde chez nous. C’est plus là que ça se passe, on reçoit beaucoup. (...) Avec un enfant, tu changes d’activités, tu vas faire quelque chose que tu peux faire avec ton bébé. C’est plus pépère, c’est sûr à un certain point de vue» (Adam, 25 ans, baccalauréat, un enfant de 10 mois).

L’amitié peut donc être reconduite autrement dans la mesure où elle accepte de s’harmoniser avec l’univers de l’intime, une condition qui ne trouve pas toujours la résonance espérée. Il semble qu’à plusieurs reprises, les amis ne soient pas apparus entièrement à l’aise à l’intérieur du milieu intimiste. En effet, certains répondants décriront, non sans chagrin, les réticences ressenties dans l’attitude de quelques amis, et ce vis-à-vis de leur introduction dans leur vie familiale : comme quoi l’intimisme peut aussi être une source d’isolement.

Un territoire psychique marqué par l’affirmation du caractère émotionnel de la paternité et de la famille

[Retour à la table des matières](#)

Si la paternité amène les jeunes hommes à poser des limites à leur parenté quant à l’accès à leur nouveau «foyer» et à recomposer leur réseau de sociabilité, elle implique aussi la construction d’un espace psychique au sens où elle demande une redéfinition de soi, comme père et non plus seulement comme jeune. Autrement dit, devenir pères a été, pour les jeunes rencontrés, une expérience de construction identitaire. Comme le résume l’un d’entre eux,

«Ça change ta vie bout pour bout. Tu te reconnais plus quasiment. Pas juste des changements... ça change profondément, ça te change toi pis en relation avec toi-même. Toute ta perception de la vie, toute l’importance de la vie vient de changer. La vie a tellement plus d’importance maintenant, c’est devenu tellement primordial que je reste en vie, c’est la chose la plus importante que je reste en vie pis en santé, ça devient super important parce que je veux la voir grandir, je veux être là demain, hé veux être là après demain, je veux pas mourir, je ne veux pas avoir un accident. Fais que là tout découle, tu te mets à conduire moins vite, tu te mets à être ben plus prudent, de penser à t’acheter un casque de vélo. Tu te dis, *tabarouette*, ça m’a transformé d’avoir un enfant (Joël 25 ans, enfant de 7 mois, DEC non terminé).

La paternité amène donc une prise de conscience de soi comme étant un autrui significatif pour quelqu’un de fragile, l’émergence, pourrait-on dire, d’une conscience de l’altérité au sens où : «... there is an interplay between self and other and that you are going to have to take responsibility for both of them. I keep using that word *responsibility*; it’s just sort of a consciousness of your influence over what’s going on » (Gilligan, 1993: 139).

C’est ce qu’exprime bien un père quand il dit: «j’ai réalisé que tout d’un coup, tu comptes officiellement pour quelqu’un, ou plutôt, non, pas que tu comptes pour

quelqu'un, mais qu'il y a quelqu'un qui dépend de toi» (Richard, 24 ans, un enfant d'un an, DEC). Mais surtout, la paternité c'est, pour tous les répondants, une expérience au quotidien avec l'enfant, expérience qui est avant tout d'ordre relationnel, à forte dimension affective, comme on va le voir maintenant.

Le besoin d'être présent, d'avoir du temps avec l'enfant

[Retour à la table des matières](#)

Ce qui est frappant tout d'abord, chez tous les répondants, c'est la forte prégnance de la dimension affective dans la définition de ce qu'est être père et ce, dès le début de la grossesse, à son fondement même : «Tu n'as pas un enfant en pensant à tes finances. Tu as un enfant en pensant à quelque chose, tu as un enfant par émotion» (Mathieu, 24 ans, baccalauréat, un enfant de trois ans)

Par la suite, ce qui est mis de l'avant comme étant essentiel à la définition de l'être père par tous les répondants, c'est l'importance, voire la nécessité, et même chez certains, le besoin pour eux, d'être «présents» c'est-à-dire, en premier lieu, d'être «là pour l'enfant», au quotidien :

«Un père, à mon avis, c'est quelqu'un avec qui tu peux partager des affaires. C'est quelqu'un qui est présent, qui vit avec l'enfant, qui est là pour l'épauler, qui joue beaucoup avec. Un jeu vidéo, ça n'achète pas la présence d'un père, c'est ça que je pense. Un père, c'est quelqu'un qui travaille, mais qui est là aussi pour son enfant, pour le voir, pour l'écouter, s'il a besoin de parler, pour ses petits problèmes.»(Alexis, 19 ans, un enfant de 8 mois, secondaire 4).

«Être père, ça demande énormément d'amour et d'attention. Concrètement, c'est tout le temps être là, tout le temps avoir l'attention, pis du contact. Si tu ne le vois pas de la semaine, je ne crois pas à ça. Je pense qu'il faut que ton enfant apprenne à te connaître autant que toi t'apprends à la connaître, puis ça, ben ça se fait à tous les jours, pis ça se fait au quotidien, puis tout le temps rester disponible, garder une certaine présence tout le temps.»(Charles, 19 ans, un enfant d'un an, DES).

Cependant, si ce désir d’être présent semble faire l’unanimité chez nos répondants, il tend à se concrétiser distinctement au quotidien. Pour certains, la présence auprès de l’enfant se limite aux frontières de la fin de semaine et ce, en raison de l’emploi du temps chargé. On mise alors davantage sur la qualité de la relation. Pour d’autres, cet impératif aura participé à la réorganisation de leur univers professionnel. Par exemple, la paternité vient remettre en question des plans de carrières à l’étranger, ou encore, amène à réorganiser un horaire de travail en le condensant en deux jours, permettant ainsi de participer tout aussi activement à la vie familiale.

«Les six premiers mois, je m'en suis pas occupé beaucoup je veux dire je m'en occupais le soir, je travaillais comme soixante dix heures par semaine, j'étais dans la construction. C'est difficile, donc j'ai arrêté puis j'ai fait un cours d'agent d'immeuble. C'est payant, puis c'est valorisant comme travail puis les horaires sont flexibles. Justement, pour aller chez le médecin l'après-midi, ben ça je peux y aller, je peux toujours me libérer. Il y a une personne de plus disponible que moi, tu comprends-tu?» (William 22 ans, un enfant de 3 ans, DEP).

D’autres devançant à tous les jours d’une heure le levé du matin afin de jouer avec l’enfant. À ce sujet, le jeu nous est apparu comme l’un des artifices majeurs par lequel est médiatisé la relation père-enfant, ce qui tend à confirmer les observations de De Singly entrevoyant dans le «père-cheval⁷», un père qui se met au niveau de l’enfant pour jouer avec lui, le nouveau modèle de la paternité contemporaine.

Pour tous, le temps passé avec l’enfant est non seulement nécessaire, il est *plein en soi*, c’est-à-dire que la signification qui s’y meut se renforce de part et d’autre, autant pour le père que pour l’enfant:

«On va faire des affaires, on ne fera pas juste des affaires qui vont l’intéresser elle, mais je vais essayer de lui faire passer la plus belle journée du monde pis déjà je pense que de passer la journée avec moi c’est dé-

⁷ Par opposition au «père élévateur», qui, rentrant du travail, porte son enfant à bout de bras, geste qui dominait l’iconographie de la première moitié du 20^e siècle surtout et qui symbolisait à la fois le règne nouveau de l’enfant-roi et la force, la puissance paternelle.

jà quelque chose de super, pis pour moi de passer la journée avec elle c’est génial. » (Mathieu, 24 ans, baccalauréat, un enfant de trois ans)

«Tu peux passer une après-midi entière juste à être assis puis à regarder les gars jouer, puis ça se décrit pas, là, t’es juste content qu’ils soient là.» (Frédéric, 23 ans, baccalauréat, deux enfants de 1 an et 3 ans)

Il s’agit donc d’un mouvement dialectique par lequel se construit une relation se voulant équilibrée, c’est-à-dire permettant de répondre aux intérêts tant de l’enfant que du père. Intérêt désintéressé de toute rétroaction, il vise seulement l’essence, soit la reproduction, la prolongation de l’amour entre le et son enfant. Peut-être le don serait-il le terme le plus approprié pour décrire ce rapport strictement émotionnel, étant dénué de toute obligation de redevance. Chacun se réalise ainsi personnellement à travers le souci de réalisation de l’autre. Peut-être est-ce là une des caractéristiques fondamentales de l’intimité, soit la pertinence réciproque et fusionnelle des attentes de chacun des membres de la famille, et corrélativement leur renvoi.

L’importance des moments de tendresse

[Retour à la table des matières](#)

La présence à l’enfant s’exprime également autour de moments de tendresse, sans appel d’autres médiums. Ces moments visent entre autre à démontrer par «voie infra-linguistique » l’amour ressenti pour l’autre. Le discours de plusieurs répondants nous pousse à croire qu’existerait un mouvement d’approfondissement de l’intimité intra-familiale englobant aussi le lien père-enfant. Ce passage illustre assez bien la grande proximité relationnelle travestissant parfois ce liant:

« [...]on fait la lecture ensemble de livres, on joue dans le parc beaucoup plus, vraiment c’est un moment privilégié, tu te dis tu peux être avec tes amis, mais là t’es avec ta fille pis c’est en fait vers ce moment là, vers l’âge de un an que moi j’ai tombé en amour avec ma fille.[...]Parce que je lui aussi donné de l’amour pis là je le reçois maintenant [...] t’as l’impression que le temps ralenti un peu comme lorsque t’es avec ta femme pis tu t’amuses, le temps ralenti c’est cette perception là qu’on a les humains[...]» (Étienne, 24 ans, baccalauréat, un enfant de 3 ans).

«En un mot, je pourrai dire que c'est magnifique. J'aime vraiment la relation avec ma fille. Ça me rend heureux, c'est comme si ça a mal été à la job, elle me remonte le moral, elle m'apporte un peu de bonheur. Puis j'aime aller au parc, je fais beaucoup de jeux avec, j'essaye d'en profiter le plus possible.» (Simon, 19 ans, un enfant de 1 an, secondaire 4).

De cet extrait, on est premièrement à même de déceler l’application d’expressions qui, généralement, sont le propre de la sémantique amoureuse: un authentique état passionnel est ainsi plaqué à la réminiscence de cette scène intime, confirmant bien le climat émotionnel qu’abrite la famille contemporaine. En outre, on peut remarquer l’accent mis sur la description de l’état sensitif caractérisant ce moment de tendresse. Avec ce *temps qui ralentit*, il semble s’agir d’une dissension d’avec le *temps standard* dont parlait Schütz (1987). Plus exactement, il semble être question d’une parenthèse posée à l’existence. Se trouve alors suspendue (pour *ego*) «[...]la structure temporelle universelle du monde intersubjectif de la vie quotidienne.» (Schütz 1987 : 120). Est alors exclu tout «projet-d’un-monde», sinon celui de l’immédiateté du *vécu* avec l’enfant. Toute *anticipation* comme toute *occasion de restauration* sont rendues non-pertinentes: l’intérêt *d’ego* est entièrement et exclusivement dirigé *autour* de l’enfant, vers la contiguïté émotionnelle caractérisant l’*ici-et-maintenant* construit ensemble. Le «monde à portée» est pour ainsi dire *réduit* au lien à l’enfant; la charge d’attention est maintenue à cette «*province limitée de signification*» (Schütz 1987 : 128). La sensibilité *d’ego* est altérée sous l’expérience du *choc* que constitue le passage vers cette *province* intime qui, rappelons-le, dispose pour lui d’un «accent de réalité spécifique». Bien qu’éphémère, l’élaboration de ce *monde réciproque* semble constitué (pour un moment évidemment provisoire) le lot entier de l’investissement paternel: il devient pour le père la *couche de pertinence* dominante. Voilà probablement la raison pour laquelle la perception temporelle se trouve momentanément modifiée. Y aurait-il un lien entre cette concentration des perspectives et spatiale et temporelle, la décroissance de la tension consciente à l’égard de la réalité dominante, et le sentiment de plénitude du *moi*: comme si l’intensification du lien père-enfant et, corrélativement, l’affirmation de la clôture face au «monde du travail» donnaient l’impression de saisir l’*essence* du moi, voire même peut-être celle de la vie. La notion d’*epochè* réutilisée par Schütz

(1987 : 127) apparaît très intéressante pour corroborer cette idée. L’auteur introduit celle-ci comme suit:

«[...]l’homme dans l’attitude naturelle utilise également une *époque* spécifique, [...]. Il ne suspend pas sa croyance au monde extérieur et à ses objets, mais au contraire, il suspend tout doute quant à son existence. Ce qu’il met entre parenthèses est le doute que le monde et ses objets puisse être autre qu’il ne lui apparaît. Nous proposons d’appeler cette *époque* l’*epoché* de l’attitude naturelle.»

La jonction entre l’«*epoché* de l’attitude naturelle» et la vision selon laquelle à l’intimisation du rapport père-enfant correspond une certitude ontologique doit être compris de la sorte: l’authenticité et la sincérité de l’amour ressenti ne peuvent être réfutées. À ce moment précis, l’amour éprouvé par le père pour sa fille (et vice-versa) ne peut être que vérité, et ne saurait être *autrement*, donnant du même coup un semblant de *nature* à ce lien.

À cet égard, pour ces pères, il s’agit non seulement de ressentir cet amour, qui est un peu le cœur de la relation, mais aussi de le démontrer en étant présent et en jouant avec l’enfant. Cette façon de faire le laisse espérer qu’elle constitue la garantie d’un rapprochement père-enfant. De plus, comme en amour, le climat émotionnel propre à la famille contemporaine exige non seulement de dire à l’être aimé (l’enfant dans ce cas-ci) les sentiments éprouvés, mais requiert en plus que ceux-ci soient actés. La relation avec l’enfant, sans se rendre évidemment jusqu’au limite de la relation conjugale (car il s’agirait là d’inceste), doit néanmoins se bâtir autour de caresses et de cajoleries. Celles-ci représentent à nos yeux le versant physique du climat émotionnel de la famille contemporaine :

«Quand elle, elle a le goût d’écouter la télé ce n’est pas parce qu’elle a le goût d’écouter la télé que je vais faire du ménage pendant ce temps là, je peux aller m’écraser avec, m’asseoir avec pourquoi pas. L’émission est plate ce n’est pas grave, je me ferme les yeux, elle s’accote sur moi, je relaxe puis je suis avec.» (Mathieu, 24 ans, baccalauréat, un enfant de trois ans)

Le lien intime s’institue donc également à partir d’une notion purement physique qui s’articule à travers cet espace partagé. La connexion avec l’enfant repose

en partie sur l’affect ressenti et dit, tout en se construisant à partir d’un rapport corporel avec l’enfant.

L’abaissement de l’autorité

[Retour à la table des matières](#)

Autre indice de la présence d’un climat émotionnel: l’abaissement de l’autorité. Même si les pères apparaissent comme ceux qui, à l’intérieur du couple parental, semblent appliquer davantage l’autorité⁸, ce serait cependant, selon l’aveu général, par dépit. Soit qu’ils se jugent trop impulsifs, pas assez outillés pour intervenir lors des crises de l’enfant (impatiens nous ont dit plusieurs), ou qu’ils le font parce qu’ils considèrent leur conjointe trop permissive. Néanmoins, quelle qu’en soit la cause, cette attitude ne concorde aucunement avec leur idéal paternel. Au demeurant, la discipline pure et dure n’apparaît pas non plus être constitutive de leur pratique paternelle : elle semble plutôt être convoquée de façon occasionnelle et doit être au minimum légitime et justifiable. Une communication plus tempérée apparaît comme le palliatif qu’ils tendent à appliquer au quotidien. Certains en effet ont exprimé le souhait de se départir de façons de faire qu’ils diront avoir acquises dans leur premier cercle de socialisation, soit leur famille d’origine. Plus spécifiquement, leur propre père sera parfois considéré comme un contre-modèle et ce, non pas pour l’ensemble de leur pratique paternelle, mais plutôt au niveau de la gestion de l’autorité. Cette observation tend à confirmer la vision d’Erikson en ce qui a trait au processus de construction identitaire que l’on peut, à la suite de Batinder (1992 : 56), résumer ainsi: «...l’acquisition d’une identité (sociale ou psychologique) est un processus extrêmement complexe qui comporte une relation positive d’inclusion et négative d’exclusion. On se définit par des ressemblances avec certains et des différences avec d’autres».

La distanciation à l’égard d’un rapport inégalitaire face à leur enfant est également motivé par le droit à l’autonomie, au choix et à la liberté qu’ils concèdent

⁸ Constat qui ressort également des entrevues que nous avons menées auprès de jeunes mères.

pour la plupart à ce dernier. Ces privilèges ont toutefois leurs limites : il n’est pas apparu lors des entrevues qu’il y ait abdication des pères devant la pratique de l’autorité ou que celle-ci se soit dissoute sous le poids des droits attribués à l’enfance. Son abaissement ne signifie en rien son effacement complet. Au contraire, la phobie de l’« enfant-roi » exprimée par plusieurs d’entre eux, viendra parfois motiver leur intervention au niveau disciplinaire. Il s’agit cependant d’user de ce pouvoir de façon dosée tout en favorisant au préalable l’usage de la parole entre les parties en litige. Une relation basée sur la communication vient également conforter un espoir que plusieurs ont exprimé, soit de préserver à long terme la proximité émotionnelle avec l’enfant. Comme quoi la présence est non seulement élaborée pragmatiquement, elle se construit également à travers une attention continue et un regard porté sur l’avenir. Un élément les favoriserait davantage que les autres pères par contre : leur jeune paternité leur permettra d’avoir l’énergie disponible pour entretenir longtemps la relation avec leurs enfants, quand ceux-ci seront eux-mêmes parvenus à l’âge adulte.

Autrement dit, le père doit être un informateur auprès de l’enfant. Il ne s’agit pas d’interdire, mais d’expliquer le plus honnêtement possible les différentes avenues existentielles. Instaurer un climat de confiance. Une fois de plus, ne percevons-nous pas le mouvement de nivellement (non pas complet) de l’autorité à l’intérieur de la famille. Le père se verrait-il tel un phare pour l’enfant : indiquant les chemins possibles, sans pour autant lui tracer la voie. Conscient de l’indépendance qu’il va acquérir petit à petit, il peut s’agir là pour *ego* d’instaurer une attitude qui, à long terme, rendra néanmoins possible sa présence auprès de l’enfant. Plus simplement, peut-être les diverses facettes de l’être père (présent, informateur, cajoleur) ont-elles pour fonction d’instituer et de préserver à l’intérieur du système familial un climat typiquement contemporain, soit la famille émotionnelle. Si telle est leur fonction, elle n’est pas l’unique. Ces qualités à développer chez l’enfant (confiance, autonomie, capacité de choisir) ou encore pour soi (initiateur, confident, référent, supporteur, informateur) concordent parfaitement avec le monde contemporain où l’auto-référence devient de plus en plus la « norme », où l’individualisation des trajectoires à la fois personnelles, familiales et professionnelles, paraît dès lors être un allant-de-soi culturel : l’une des charges incombant désormais à la famille paraît être de constituer un individu

assez solide, qui puisse affronter de lui-même ce monde en complexification toujours croissante.

En guide de conclusion : *les débordements de l’intimité*⁹

[Retour à la table des matières](#)

Véritable dévot de sa fonction, le père confère des intentions vraisemblablement totalisantes envers l’enfant.

«Pour moi, c’est les parents qui sont chargés de l’éducation d’un enfant. Moi j’ai l’intention d’avoir une relation avec mon enfant, je ne veux pas le laisser élever par d’autres. Le rôle d’un parent, c’est de doter l’enfant, pas de lui imposer, mais de lui inculquer une certaine valeur, pis de cultiver son imagination.» (Richard, 24 ans, un enfant de 2 ans, DEC).

Son discours communique une certaine prétention au monopole parental à l’égard des moindres ramifications du processus de socialisation. Cette attitude paraît d’autant plus étonnante si l’on se réfère à l’annonce qui, déjà, était prononcée par Weber (1995(rééd.) : 110) au début du siècle dernier :

«En outre, ce n’est plus de sa maison, c’est de l’extérieur que, de plus en plus, l’individu reçoit toute sa formation qui lui est nécessaire pour la vie, y compris pour sa vie tout à fait personnelle, et cela par des moyens qui ne lui sont pas fournis par sa maison, mais par des « entreprises » de toute sorte : école, librairie, théâtre, salle de concert, associations, assemblées. ».

On est à même de mesurer l’étendue occupée par la sphère privée des rapports sociaux lorsque l’on envisage ses intrusions (possibles ou effectives) à l’intérieur de l’espace public. L’espace public selon Sennett (1979) exigeait au tout début de l’âge moderne un double mouvement de distanciation: distance à soi d’abord qui

⁹ Nous faisons bien sûr référence ici au titre de livre de Richard Sennett , «Les tyrannies de l’intimité».

permettait ensuite une distance envers les autres. Ceci constituait la règle de base de la civilité. La sphère privée, quant à elle, symbolisait l’espace de l’intimité, le seul lieu d’un possible relâchement. Était alors tracée une distinction claire et obligée entre théâtralité et intimité. Par opposition, animé d’une peur des rapports interpersonnels empreints de froideurs et limités par la civilité, l’homme contemporain se trouverait maintenant en quête permanente de liens de proximité d’où émaneraient chaleur et sécurité. Alors que l’ancienne distanciation de l’homme par rapport à son rôle lui permettait de jouer, le décroisement entre le moi et les autres fait de chaque interaction un moment où la personnalité entre en scène. Le moi comme étalon de mesure face à un monde pourtant communément partagé apparaît donc comme une idée absolument nouvelle, liée à la psychologisation de l’existence. Nous ne voudrions ici mettre en accusation notre répondant pour l’adoption de certains comportements et attitudes propres à ce bouleversement macro-social observé par Sennett. Nous tenterons uniquement de démontrer comment, à sa façon, la rationalisation sous-jacente à son discours signale l’amincissement de la frontière entre le privé et le public, et plus précisément comment la première sphère tend à vouloir surplomber la deuxième. La volonté de choisir la garderie et l’école selon des critères internes à la vision familiale porte en elle, selon notre avis, la logique précédemment présentée. Il doit y avoir correspondance et prolongement des intentions du processus de socialisation intra-familial à l’extérieur de son cercle d’influence.

« [...] parce que [ma conjointe] ma conjointe passe du temps avec à la garderie avant de la ramener, c’est quelque chose qu’on trouve important aussi là, que [notre enfant] ne considère pas la garderie juste comme étant un endroit où on la dump là, [mais] comme étant un endroit qui fait partie de notre quotidien à nous autres aussi et du sien. » (Mathieu, 24 ans, baccalauréat, un enfant de trois ans)

La garderie et l’école ne sont-elles pas appréhendées dans ce cas-ci comme une extension du cercle familial? Leur philosophie ne doit-elle pas concorder avec celle du système familial? Peut-être est-ce justement lorsqu’une institution (père ou famille) se trouve en profonde transformation qu’elle se saisit d’autant plus solidement de ses anciennes fonctions (l’éducation dans ce cas-ci).

On retrouve donc une forme d’appropriation, par les parents, de ce milieu qui se situe hors des limites du foyer familial et ce, pour le bien-être de l’enfant. Cette sphère publique est *incorporée* à leur quotidien. Il constitue l’extension face à laquelle l’autorité parentale a droit de regard, et même droit de cité. D’autres éléments semblent confirmer ce constat. On peut par exemple se rapporter la revendication, ou plutôt le décret à l’autonomie d’*ego* à l’égard de l’éducation prodiguée à l’enfant.

Pour terminer, nous aimerions faire nôtres les propos suivants de Roussel, qui s’inscrivent dans la suite logique des travaux de Riesman : « Plus la société deviendra anonyme, plus l’individu cherchera dans la relation affective la reconnaissance de son identité et la résolution de ses insatisfactions; plus il refusera aussi dans sa vie privée toute norme étrangère à la subjectivité. » (Roussel, 1975, p.375)

Et ce, pouvons-nous ajouter, même si la vie privée se déroule dans l’espace public. La vivacité de cette affirmation laisse transparaître de façon patente l’actuel déversement des subjectivités :

« Mais les jugements que les autres portent peuvent porter des fois ils sont choquants, tannants là, c’est comme ton enfant se met à crier dans une épicerie, tout le monde le regarde. Bien oui, mon enfant crie, mon enfant crie, je peux lui dire d’arrêter de crier mais s’il est choqué, il est choqué noir pis qu’il n’y a rien à faire, il pleure, il pleure, il pleure pis qu’il n’y a rien à faire, je le laisse pleurer mon enfant, juge moi autant que tu veux me juger, c’est comme ça que j’ai le goût d’élever mon enfant, [...] » (Mathieu, 24 ans, baccalauréat, un enfant de trois ans)

Les façons de faire avec l’enfant ne doivent pas différer lorsqu’on se trouve dans un milieu impersonnel. S’opère un aplanissement de l’ancienne distinction public/privé et c’est en ce sens que nous pouvons parler de « société intimiste ». L’intimité et ses multiples facettes (amour, réconfort, chaleur, stabilité, quiétude, etc.), si telle n’est pas son intention, peut néanmoins participer à la dissolution de certains acquis de la modernité.

Références

[Retour à la table des matières](#)

Ariès, P. (1973), *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Seuil.

Atkinson, A. (1987), «Fathers' Participation and Evaluation of Family Day Care», *Family Relations*, vol. 36, no 2, p. 146-151.

Barnett, R., G.K. Baruch (1987), «Determinants of Fathers' Participation in Family Work », *Journal of Marriage and the Family*, vol. 49, no 1, p. 29-40.

Benokraitis, N. (1985), «Fathers in the Dual-Earner Family», in S. Hanson et F. Bozett (eds). *Dimensions of Fatherhood*, Beverly Hills, Sage, p. 243-268.

Castelain-Meunier, C. (2002), *La place des hommes et les métamorphoses de la famille*, Paris, PUF.

Crouter, A. et al, (1987), «Processes Underlying Father Involment in Dual-Earner Families», *Developmental Psychology*, vol. 23, p. 431-440.

Delumeau, J., D. Roche(1990), *Histoire des pères et de la paternité*, Paris, Larousse.

De Singly, F. (1993), *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan.

Dienhart, A. (1998), *Reshaping Fatherhood. The Social Construction of Shared Parenting*, Thousand Oaks, Sage.

Dulac, G. (1993), *La paternité: les transformations sociales récentes*, Québec, Conseil de la famille.

Dycke, N., J-F. Saucier (1999), *Cultures et paternités*, Montréal, Saint-Martin.

Erickson, R., V. Gecas (1991), «Social Class and Fatherhood», in F. Bozett et S. Hanson, *Fatherhood and Families in Cultural Contexts*, New York, Springer, p.114-137

Ferrand, M. (1981), «La paternité dite par les hommes », *Le Groupe Familial*, No 92, p.60-64.

Fournier, F., A. Quéniart, (1994), *Les formes contemporaines du rapport à la parentalité chez les pères québécois: essai de typologie sociologique*, rapport de recherche, Laboratoire de recherche en écologie humaine et sociale (LAREHS), UQAM, p.151.

Gilligan, C. (1993), *In a Different Voice*. Cambridge and London, Harvard University Press.

Glaser, B. G., A. L. Strauss.(1967), *The Discovery of Grounded Theory. Strategies for Qualitative Research*, Chicago, Aldine Press.

Ishii-Kuntz, M. (1994), «Paternal Involvement and Perception Toward fathers’ Role: A Comparison Between Japan and the United States», *Journal of Family Issues*, Vol.15, No.1, p. 30-48.

Lamb, M.E. et al. (1987), *The Father’s Role: Cross Cultural Perspectives*, Hillsdale (New Jersey), L. Erlbaum.

Lévesque, P-A., M. Perrault, C. Goulet (1997), «La paternité en milieu défavorisé : le point de vue d’intervenants sociaux». *Père à part entière*, sous la direction de J. Broué et G. Rondeau, Montréal, Éditions Saint-Martin, p. 91-112.

McBride, B.A. (1989), «Stress and father’s parental competence: Implications for family life and parent educators, *Family Relations*, Vol. 38, p. 385-389.

Ménard, A-M (1999), *La vision du rôle paternel et les pratiques auprès des pères de milieux défavorisés d’infirmières oeuvrant dans les services de périnata-*

lité en CLSC. Mémoire de maîtrise en psychologie, Université du Québec à Montréal, 1999.

Neuburger, R. (2000), *Les territoires de l'intime. L'individu, le couple, la famille*, Paris, Odile Jacob.

Neyrand, G. (2002). «Les mésaventures du père», dans *Familles. Permanence et métamorphoses*, coordonné par J-F Dortier, Paris, Sciences humaines Editions, 135-141.

Perry-Jenkins, M., A. Crouter, (1990), «Men's provider Role Attitudes», *Journal of family Issues*, Vol. 11, p. 136-156.

Quéniart, A. (2003), «Présence et affection. L'expérience de la paternité chez les jeunes», *Nouvelles pratiques sociales*, Vol. 16, No.1, sous presse.

Quéniart, A. (2002a), «La paternité sous observation: des changements, des résistances mais aussi des incertitudes», *Espaces et temps de la maternité*, sous la direction de F. Descarries et C. Corbeil, Montréal, Ed. du remue-ménage, p. 501-522.

Quéniart, A. (2002b), «Place et sens de la paternité dans les projets de vie des jeunes pères», *Comprendre la famille*, Tome 6, sous la direction de Gilles Pronovost, p. 55-76.

Quéniart, A. (2000), «Qui sont les pères aujourd'hui?», *Interface*, Vol. 21, No.1, p. 35-41.

Rotondo, A.E. (1985), «American Fatherhood», *American Behavioral Scientist*, p. 7-25.

Roussel, L. (1993), «Sociographie du divorce et divorcialité», *Population*, 4, p. 919-938.

Roussel, L. (1975), *Le mariage dans la société française*, Paris, PUF.

Russel, G. (1982), «Highly Participant Australian Fathers: Some Preliminary Findings», *Merril Palmer Quartely*, vol. 28, no 1, p. 137-156.

Schütz, A. (1987), *Le chercheur et le quotidien: phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Méridiens Klincksieck.

Sennett, R. (1979), *Les tyrannies de l’intimité*, Paris, Seuil.

Turcotte, G. (1994), *L’implication paternelle: déterminants et modèles d’intervention*, Les cahiers d’analyse du GRAVE, Laboratoire de recherche en écologie humaine et sociale, Montréal.

Volling, B, J. Belsky, (1991), «Fathers' Involvement with Infants in Single- and Dual-Earners Families», *Journal of Marriage and the family*, Vol 53, no 2, p. 461-474.

Weber, M. (1971), *Économie et Société. L’organisation et les puissances de la société dans leur rapport avec l’économie (Tome I)*, Paris, Plon.

Fin du texte